Développement et problèmes actuels des études occitanes

Autor(en): **Chambon, Jean-Pierre**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de linguistique romane**

Band (Jahr): **76 (2012)**

Heft 301-302

PDF erstellt am: **24.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-781671

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Développement et problèmes actuels des études occitanes*

« Comment vont, Monsieur le Doyen, les études occitaniennes ? » La question fut adressée dans les années 1960 par le général de Gaulle au doyen de la Faculté des Lettres de Montpellier, Pierre Jourda[1]. À cette question, posée en des temps heureux où le sommet de l'État se préoccupait courtoisement de nos études, nous nous efforcerons d'apporter quelques éléments de réponse nécessairement partiels. Nous évoquerons surtout le développement de la philologie, de la lexicographie et de la dialectologie en domaine d'oc, en insistant sur les synthèses et les instruments de travail fondamentaux. Puis, après un détour par la science historique, nous aborderons, en faisant le point sur quelques éléments clés de la *doxa*, une question plus 'ontologique', qui ne nous semble pas pouvoir être éludée : celle du rapport entre occitanistique et mouvement occitan.

§ 1. De nombreux indices témoignent, en première instance, de la bonne santé des études occitanes durant les trois dernières décennies.

Depuis 1981, la recherche s'est structurée grâce à la création d'une société savante internationale (250 membres actifs) : l'Association internationale d'études occitanes (AIEO). Les actes des congrès triennaux de l'Association sont devenus le principal lieu d'expression de l'occitanistique. De leur côté, les spécialistes américains se sont rassemblés dans la Société Guilhem IX qui édite depuis 1986 la revue *Tenso*.

Au plan quantitatif, les actes du congrès de Bordeaux de l'AIEO (2005), parus en 2009, comptent 1 500 pages rassemblant cent communications ; pour l'année 2006, les bibliographies courantes (par Kathryn Klingebiel et Wendy Pfeffer, dans *Tenso*) ont recensé plus de 200 titres sous le chef « Occitan Linguistics », plus de 300 sous « Occitan Literature ». Du côté des revues, outre *Tenso* et malgré leurs titres, *Lengas* et *La France latine* peuvent être tenues pour des revues d'études occitanes ; il en va de même, dans une certaine mesure, de la *Revue des langues romanes*. Les trois grandes encyclopédies récentes de la romanistique (le *Lexikon der romanistischen Linguistik*, l'*Histoire linguistique de la Romania* et *Lo Spazio letterario del Medioevo*) ont donné, d'autre part, toute sa place au domaine d'oc, et l'on dispose de

---

* Nous remercions le secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, M. Michel Zink, de son aimable autorisation de reproduire ici le présent texte, paru dans les *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres* 2010, II, p. 877-889.

[1] Ives Roqueta, *Las cronicas de «Viure»*, Valdériès, 1975, p. 26.

nombreux bilans sectoriels et méthodologiques récents, souvent suscités par l'AIEO[2], notamment ceux de la lexicologie médiévale qui sont régulièrement dressés par l'un des maîtres de la linguistique romane, Max Pfister[3]. Deux volumes de bibliographie rétrospective, respectivement aux soins de Kathryn Klingebiel et de Wendy Pfeffer, sont en voie de publication (est paru depuis : W. Pfeffer et R. A. Taylor, *Bibliographie de la littérature occitane : trente années d'études [1977-2007]*, Tournhout, 2011). Bilans et bibliographies contribuent à renforcer la première impression : celle d'un secteur de la recherche bien structuré et dynamique.

§ 2. Le tableau appelle néanmoins certaines nuances.

D'une part, en ce qui concerne l'étude de la langue, l'abondance des publications ne saurait faire illusion. Ainsi, sur les 200 items et plus recensés pour l'année témoin 2006 sous l'intitulé « Occitan Linguistics », une cinquantaine seulement relève des circuits habituels de diffusion de la science. Plus des trois-quarts, parus dans des périodiques ou chez des éditeurs locaux, sont voués à ne pas être lus par la communauté scientifique, signe que la linguistique occi-

---

2 Voir notamment M. L. Meneghetti, « Permanence et renouveau des études médiévales (innovations théoriques et méthodologiques) », dans *Le Rayonnement de la civilisation occitane à l'aube d'un nouveau millénaire. 6e Congrès international de l'Association internationale d'études occitanes, 12-19 septembre 1999*, G. Kremnitz *et al.* (ed.), Vienne, p. 3-12 ; W. Paden, « État-présent des études sur les troubadours à la fin d'une décennie et à l'aube d'un siècle », *ibid.*, p. 13-35 ; P. Gardy, « Le développement des études littéraires modernes et contemporaines (milieu XVIe-XXe siècles). Innovations théoriques et méthodologiques », *ibid.*, p. 36-70 ; J.-P. Dalbéra, « La linguistique occitane moderne. État des recherches, innovations théoriques et méthodologiques », *ibid.*, p. 71-101 ; A. Ferrari et S. Romualdi (ed.), « Ab nou cor et ab nou talen ». Nouvelles tendances de la recherche occitane. Actes du Colloque AIEO (L'Aquila, 5-7 juillet 2001), Modène, 2004 ; W. Meliga, « Philologie et linguistique de l'occitan médiéval », dans *La Voix occitane. Actes du VIIIe Congrès de l'Association internationale d'études occitanes, Bordeaux, 12-17 octobre 2005*, G. Latry (ed.), Bordeaux, 2009, vol. I, p. 23-51 ; S. Vatteroni, N. Henrard, J.-F. Courouau, M.-J. Verny, P. Sauzet, J.-P. Chambon, G. Kremnitz, W. Meliga, « Bilan et perspectives des études occitanes au bout d'un quart de siècle d'existence de l'AIEO », dans *L'Occitanie invitée de l'Euregio. Liège 1981 - Aix-la-Chapelle 2008 : Bilan et perspectives. Actes du neuvième Congrès international de l'AIEO, Aix-la-Chapelle, 24-31 août 2008*, A. Rieger (ed.), Aix-la-Chapelle, I, p. 11-68.

3 Surtout M. Pfister, « Überblick über die altokzitanische Lexikologie 1986-1998 », dans *Okzitanistik, Altokzitanistik und Provenzalistik. Geschichte und Auftrag einer europäischen Philologie*, A. Rieger (ed.), Francfort-sur-le-Main, 2000, p. 73-96 ; « Rapport sur l'état de la recherche en lexicologie médiévale dans le domaine occitan », dans *Atti del secondo Congresso internazionale della « Association internationale d'études occitanes », Torino, 31 agosto - 5 settembre 1987*, Giuliano Gasca Queirazza (ed.), Turin, 1993, vol. II, p. 923-954.

tane éprouve beaucoup de mal à se dégager de la pression, voire de l'encerclement de ceux que Jules Ronjat appelait, il y a longtemps déjà, les « amateurs de village étrangers à toute culture scientifique »[4]. Tout se passe comme si, dans notre domaine, *linguistique* avait un sens beaucoup plus vague qu'ailleurs. Si nous nous limitions au noyau dur de la linguistique interne, le bilan des publications professionnelles serait plus mince encore en 2006 (moins de dix articles et une brève monographie posthume). En outre, la présence de la linguistique occitane dans les grandes revues de linguistique romane est faible ; dans les revues généralistes, elle aura été nulle en 2006, comme souvent. On a là le symptôme d'un certain repli sur soi.

D'autre part, l'impression globalement positive qui se dégage tient surtout à la situation exceptionnellement favorable qui prévaut dans les études de philologie et de littérature médiévales. Dans ce secteur, les travaux de haute qualité, souvent d'un grand raffinement méthodologique, se sont multipliés : éditions d'auteurs et d'œuvres, études sur les chansonniers, éditions par genres littéraires (pastourelles, saluts d'amour, aubes ou *dansas*). Au cours du XXe siècle, le centre de gravité de la pratique et de la théorie philologiques s'est déplacé de l'Allemagne vers l'Italie, et, dans la ligne de Contini, Roncaglia, Avalle et Segre, l'école italienne, d'une exceptionnelle densité, exerce aujourd'hui un indiscutable leadership. Cette situation tient en partie au fait que, paradoxalement, le legs des troubadours est considéré plus volontiers en Italie qu'en France comme une partie intégrante de l'histoire littéraire nationale. De leur côté, les romanistiques allemande et suisse semblent s'être particulièrement orientées, au plan ecdotique, vers des éditions à forte composante linguistique et lexicographique. Avec sa *Concordance de l'occitan médiéval*, l'Anglais Peter Ricketts a mis à notre disposition un instrument de travail remarquable. N'omettons pas de signaler de belles éditions de textes documentaires ou techniques (dues, par exemple, à Maria Sofia Corradini Bozzi, Martin Glessgen, Gérard Gouiran, Anthony Lodge, Paul Ourliac ou Xavier Ravier).

Fleuron indiscuté des études occitanes et principale source de leur prestige, l'édition et l'étude des textes littéraires médiévaux est pourtant davantage, à maints égards, un domaine d'élection de la philologie romane qu'une subdivision interne de l'occitanistique.

§ 3. Le déséquilibre qui règne, dans les études philologiques et littéraires, entre le Moyen Âge et les périodes plus récentes n'en est que plus frappant. En 2006, la *Bibliography of Occitan Literature* (W. Pfeffer) relevait plus de

[4] J. Ronjat, *Grammaire istorique* [*sic*] *des parlers provençaux modernes*, 4 vol., Montpellier, 1930-1941 (citation vol. I, p. xv).

250 contributions médiévistes contre une cinquantaine seulement consacrées aux siècles post-médiévaux. En outre, le déséquilibre est aussi et surtout qualitatif et il y a lieu de conserver ici la notion de « dénivellement » introduite en 1987 par Robert Lafont : « dénivellement d'exigences scientifiques » et « dénivellement général de la qualité »[5]. Malgré de très bons travaux portant sur les périodes moderne et contemporaine – ceux, en particulier, de Philippe Gardy, qui dominent largement ce secteur[6], de Jean-François Courouau et, dans le domaine de la bibliographie, de François Pic[7] –, ce dénivellement est bien loin d'avoir été comblé. La misère philologique est particulièrement criante en ce qui concerne les œuvres du XXe siècle.

Il en résulte un manque d'homogénéité méthodologique frappant des études occitanes, qui restent dichotomisées, pour ne pas dire tronçonnées. Au moment où la philologie médiévale – en tant que philologie éditoriale, mais aussi en tant que mode de lecture des textes – peut sembler en passe d'épuiser son objet littéraire, la question qui se pose est donc, semble-t-il, celle du transfert des méthodes et des « bonnes pratiques » permettant d'asseoir l'ensemble des études d'oc sur une base solide : la philologie de qualité ne saurait être réservée au Moyen Âge. Un tel transfert ne paraît cependant pas être largement ressenti comme une exigence forte, que ce soit du côté des médiévistes ou du côté des modernistes, ce qui confirme l'assez faible degré de cohésion des études occitanes et la difficulté qu'elles éprouvent à fonder leurs progrès sur leurs propres points forts en s'unifiant.

§ 4. Le même dénivellement s'observe dans le champ de la lexicographie. L'occitan médiéval a la chance exceptionnelle de bénéficier de deux ouvrages de grande envergure : le diptyque formé par le *Dictionnaire onomasiologique de l'ancien occitan* (*DAO*) et le *Dictionnaire onomasiologique de l'ancien gascon* (*DAG*)[8], d'une part, le *Dictionnaire* [sémasiologique] *de l'occitan*

---

5 R. Lafont, « Deux littératures successives ? Questions de méthodologie », dans *Actes du premier Congrès international de l'Association internationale d'études occitanes*, P. T. Ricketts (ed.), Londres, 1987, p. 13-34 (citations p. 13, 19).

6 Voir notamment, parmi une abondante production, P. Gardy, *L'écriture occitane contemporaine. Une quête des mots*, Paris, 1996.

7 Voir F. Pic, « La Bibliographie et la Documentation, pierres d'angle de la Recherche en domaine occitan », dans *Scène, évolution, sort de la langue et de la littérature d'oc. Actes du septième Congrès international de l'Association internationale d'études occitanes, Reggio Calabria - Messina, 7-13 juillet 2002*, Rossana Castano, Saverio Guida et Fortunato Latella (ed.), Rome, 2003, vol. II, p. 1385-1406.

8 K. Baldinger, *Dictionnaire onomasiologique de l'ancien occitan*, Tübingen, 1975-2007 ; *Dictionnaire onomasiologique de l'ancien occitan. Supplément*, Tübingen, 1975-2007 ; *Dictionnaire onomasiologique de l'ancien gascon*, Tübingen, 1975-.

médiéval (*DOM*)[9], d'autre part. Ces entreprises au long cours se heurtent cependant aux difficultés que rencontrent tous les grands projets de lexicographie scientifique galloromane. La vaste architecture du *DAO/DAG* a dû être ramenée aux dimensions d'un dictionnaire du plus ancien gascon[10], tandis que le *DOM* n'avance qu'à petits pas.

C'est une option différente que propose le récent *Dictionnaire d'ancien occitan auvergnat* de Philippe Olivier[11] : celle du dictionnaire consacré à une variété régionale médiévale bien circonscrite, fondé sur le dépouillement exhaustif des documents repérables, généralement inédits. Cette démarche plus modeste semble moins incertaine que la poursuite à très long terme d'inventaires lexicographiques globaux (un bon dictionnaire est un dictionnaire achevé, a écrit Pierre Flobert) ; elle en est pour le moins complémentaire.

En ce qui concerne la lexicographie des états moderne et contemporain, en revanche, rien de solide n'est à signaler. La grande œuvre lexicographique du renaissantisme, le *Tresor dóu Felibrige* de Frédéric Mistral, n'a pas résisté à la critique engagée par von Wartburg : il faut aujourd'hui admettre qu'il n'en reste pour ainsi dire rien d'exploitable par le linguiste[12]. Après Mistral, la lexicographie de l'occitan moderne et contemporain s'est mise à l'écart du mouvement de scientifisation et de professionnalisation qui a fortement marqué, en particulier dans les dernières décennies du XXe siècle, la lexicographie française et européenne. L'ensemble du secteur est abandonné, à de rarissimes exceptions près, à un amateurisme sommaire (Alibert, Cantalausa et maints autres). Bien que soutenue, la production de « dictionnaires » (qui ne méritent pas leur titre) demeure bloquée au stade de lexiques de traductions, la lexicographie occitane n'ayant pas connu la révolution de la définition componentielle (qui a libéré, il y a fort longtemps, la lexicographie française de la tutelle du latin). Cet état de fait, qui non seulement interdit toute analyse sémantique fine du lexique, mais revient à décrire l'occitan comme une variété du français, est le reflet de la situation sociolinguistique d'hégémonie de la langue nationale. En bref, la lexicographie de l'occitan contemporain n'a bénéficié ni du puissant moteur historique qu'a constitué le processus sociolinguistique de standardisation des langues européennes – et pour cause –, ni des progrès récents de la lexicographie scientifique, ni du volontarisme qu'on aurait pu

---

9 W. Stempel et collaborateurs, *Dictionnaire de l'occitan médiéval: DOM*, Tübingen, 1996-.

10 À partir du fascicule 12 (p. 869-948 de l'ouvrage), rédigé par Nicoline Winkler et Tiana Shabafrouz, avec le concours de Jean-Pierre Chambon, Jean-Paul Chauveau et Thomas Field, Tübingen, 2009.

11 P. Olivier, *Dictionnaire d'ancien occitan auvergnat. Mauriacois et Sanflorain (1340-1540)*, Tübingen, 2009.

12 Voir J.-P. Chambon, « Brèves remarques sur le Tresor dóu Felibrige de Frédéric Mistral », *RLiR* 74, 2010, p. 199-214.

escompter de la part du mouvement renaissantiste[13]. Le marasme est accru par le fait que les glossaires des éditions de textes modernes et contemporains (quand glossaire il y a) sont trop souvent indigents.

En outre, malgré quelques travaux d'approche restés ponctuels (Pierre Swiggers, Jean-Pierre Chambon), l'occitan ne dispose pas encore d'une métalexicographie constituée.

§ 5. La lexicologie historique de l'occitan est dominée par le *FEW* de von Wartburg[14]. Seul dictionnaire étymologique à prendre en charge la langue d'oc, celui-ci reste pourtant largement sous-employé et sous-estimé par l'occitanistique française. L'achèvement récent de ce trésor lexical raisonné des langues galloromanes, à présent pourvu d'un index et d'un complément bibliographique à jour, ne peut pourtant masquer la faiblesse de la recherche spécifique en lexicologie historique occitane ni les risques réels de régression (travaux de Jean-Philippe Dalbéra). Même le phénomène le plus massif de l'histoire linguistique et sociolinguistique de l'occitan, la francisation du lexique, manque cruellement d'investigations, en dépit de quelques amorces, dans la mesure où la question a été en quelque sorte tabouée par les préjugés puristes qui prévalent en milieu renaissantiste.

En ce qui concerne la phonétique et la morphologie historiques, la seule référence d'ensemble demeure la *Grammaire istorique* de Jules Ronjat[15]. Ce chef-d'œuvre indépassé reste un modèle d'information précise et concise, et d'intégration des faits occitans dans le cadre de la linguistique... du début des années 1920, celle de Saussure, de Grammont et de Meillet.

L'onomastique, en dépit d'avancées méthodologiques réelles, reste en pratique le terrain de jeux des amateurs et des semi-amateurs[16].

§ 6. La dialectologie jouit d'une importance et d'un statut spéciaux dans le cadre des études occitanes : les parlers d'oc n'ayant jamais connu de processus socialement accepté de standardisation ou de normativisation, toute

---

13 On ne peut donc pas s'attendre à ce que la lexicographie générale de l'état contemporain exerce un effet d'entraînement sur la lexicographie des états anciens ou sur celle des variétés géographiques, contrairement à ce que l'on a pu constater pour le français avec le *Dictionnaire étymologique de l'ancien français* de K. Baldinger, le *Dictionnaire du moyen français* de R. Martin ou le *Dictionnaire des régionalismes de France* de P. Rézeau.

14 W. von Wartburg, *Französisches Etymologisches Wörterbuch. Eine darstellung des galloromanischen sprachschatzes*, 25 vol., Leipzig, Bonn et Bâle, 1922-2002.

15 J. Ronjat, *op. cit.* n. 4.

16 Voir J.-P. Chambon, « À quelles conditions une onomastique occitane est-elle possible ? », dans Latry, *op. cit.* n. 2, vol. II, p. 1019-1036.

la linguistique occitane est en effet dialectologie, ou dialectologique. Mais aujourd'hui la tâche consistant à décrire les parlers réels s'impose en des termes nouveaux. Depuis quelques années, les estimations optimistes relatives au nombre d'occitanophones ont dû en effet être révisées à la baisse. Non seulement les locuteurs compétents et actifs ne sont pas plus de quelques centaines (voire quelques dizaines) de milliers, mais surtout, comme l'a montré l'enquête « Familles » de l'INSEE de 1999, la transmission de la langue a cessé.

À brève échéance, la linguistique occitane se verra donc privée de son objet vivant et vouée à se transformer tout entière en une linguistique historique travaillant sur archives. Plus d'un siècle après l'appel de Gaston Paris, la description des parlers est un devoir plus impérieux que jamais. Les linguistes ne sauraient en effet ni se contenter des données précieuses, mais éclatées et partielles, engrangées dans les atlas linguistiques régionaux, ni se satisfaire de la grammaire et de la lexicographie puristes des *aficionados* et des pédagogues. L'urgence est d'autant plus grande qu'aucun parler d'oc ne bénéficie d'une description approfondie, complète – phonétique et phonologie, morphologie, syntaxe, dictionnaire, textes oraux en notation phonétique ou phonologique – et méthodologiquement à jour. La description monographique des parlers patrimoniaux devrait par conséquent passer au premier plan de l'activité : l'heure est à une linguistique de sauvetage.

Il va sans dire que le programme d'avenir de la sociolinguistique occitane, discipline dominée depuis plusieurs décennies par les contributions de Georg Kremnitz, est tout tracé : étudier comment meurt une langue. Au cours de la seconde moitié du XXe siècle, la plus haute littérature occitane aura été, dans une large mesure, une écriture de la fin[17] et un chant de deuil de la langue[18], la mort y étant, pour ainsi dire, cause entendue. Les milieux occitanistes paraissent manifester, en revanche, quelque réticence à prendre la mesure de la réalité. Pourtant, il ne peut y avoir ni langue, ni communauté linguistique de remplacement. Ni le néo-occitan des enfants des écoles bilingues ou des néo-locuteurs, ni les périodiques renaissantistes ne sauraient fournir des objets de substitution compensateurs à la linguistique et à la sociolinguistique.

§ 7. L'histoire : il fut un temps où le mouvement occitaniste entendait écrire, au prisme de sa théorie et de son projet, l'histoire des pays d'oc en tant qu'histoire de l'« Occitanie ». Cette tentative d'une histoire occitaniste, qui

[17] Cf. J. Salles Loustau, « Trois écritures de la fin », dans *Vingt ans de littérature d'expression occitane, 1968-1988. Actes du colloque international (château de Castries, 25, 26, 27 et 28 octobre 1989)*, P. Gardy et F. Pic (ed.), 1990, p. 74-78.

[18] « C'est la disparition sociale de la langue [...] qui nourrit l'écriture et en dessine l'espace » (P. Gardy, *op. cit.* n. 6, p. 30).

culmina en 1979 avec la synthèse d'Armengaud et Lafont[19], semble épuisée. Aujourd'hui, la relation d'inclusion s'est même inversée, car c'est le mouvement renaissantiste qui est devenu objet d'histoire. Ici se détachent les nombreuses contributions de Philippe Martel, mais elles ne sont pas isolées (travaux de Laurent Abrate, Simon Calamel et Dominique Javel, Jean-François Chanet). En rompant avec l'écriture de l'histoire par ses protagonistes, les contributions de ces historiens contemporanéistes, travaux auxquels on peut rattacher les recherches d'historiographie de la linguistique menées par Jean Thomas, introduisent une heureuse distanciation (l'un des résultats les plus largement répandus est d'avoir mis fin au mythe d'un occitanisme moderne né de la Résistance).

§ 8. En réalité, le mouvement renaissantiste, tout particulièrement l'occitanisme moderne, a développé non seulement sa propre vision de l'histoire des pays méridionaux, mais aussi sa propre version de l'histoire de la langue, sa propre sociolinguistique (Lafont), sa propre lexicographie (Mistral, puis Alibert), sa propre philologie (éditions normalisées et modernisées), sa propre histoire littéraire, sa grammaire (normative) et son orthographe, en un dispositif totalisateur dont l'homme-orchestre fut le regretté Robert Lafont (1923-2009) – linguiste, sociolinguiste et historien de la littérature, mais aussi dirigeant culturel et politique du mouvement occitan, homme de lettres et essayiste[20] –, entouré d'une pléiade d'émules.

Le postulat épistémologique, le plus souvent implicite, de cette entreprise était le suivant : le fait occitan n'est intelligible que d'un point de vue pratiquement orienté vers la renaissance de la langue. Il en est résulté dans notre pays une forte identification entre engagement et recherche – le substantif *occitaniste* tendant à s'appliquer indissolublement à un spécialiste de l'occitan et à un partisan de la Cause d'oc –, mais aussi la formation d'un milieu social à cheval entre science et militance, d'un continuum entre professionnalisme et amateurisme, et la constitution d'une *doxa* concrétisée en particulier par les ouvrages de synthèse de Robert Lafont et de Pierre Bec, qui furent les points de passage initiatiques de deux générations. Il serait vain de polémiquer contre les faits, mais il paraît bon de ne pas fermer tout à fait les yeux sur eux : l'intrication et la coalescence avec le mouvement renaissantiste sont une donnée historique et épistémique fondamentale qui a puissamment modelé le développement des études occitanes, surtout en France, dans leurs contenus comme dans leurs formes (sans parler de la sélection des acteurs).

---

19 A. Armengaud et R. Lafont (dir.), *Histoire d'Occitanie*, Paris, 1979.

20 V. G. Kremnitz, « Robert Lafont (1923-2009) », *Estudis Romànics* XXXII, 2010, p. 671-675.

§ 9. À présent que la *vida vidanta* s'est cruellement chargée de rendre manifeste l'échec du projet de renaissance de l'occitan, on peut se demander si le maintien de pieuses œillères (et de quelques tabous) pour la bonne cause d'une histoire supposément en marche vers un brillant avenir peut encore se justifier. De plusieurs côtés, en tout cas, la recherche a rendu caducs ou problématiques certains points clés de la *doxa*.

Tout d'abord, l'idée selon laquelle il aurait existé au Moyen Âge une « koinè » littéraire et administrative occitane, voire un « standard », est désormais ouvertement qualifiée de « mythe » ou de « fantôme » par la recherche sérieuse (Zufferey, Mölk, Pfister et Glessgen, Chambon et Olivier, Perugi, Meliga, Field). Le « miracle » de la prétendue « koinè » a été ramené à ses justes proportions : au Moyen Âge, selon Maurizio Perugi, l'élaboration d'un *occitanico 'trascendentale'* (ou encore « *facilior* »)[21], une « langue morte » d'exportation vers les cours italiennes[22], autant dire un mouvement propre à l'acrolecte poétique sans nulle incidence sur la masse parlante ni même sur la masse écrivante ; dans le présent, selon Thomas Field : un argument apologétique émanant de l'« activisme en faveur de l'occitan moderne »[23].

Or, non seulement cette fiction de *koinè* ou de standard a généré, en cercle vicieux, une grammaticographie insidieusement normative (*a posteriori*), s'occupant à forger un ancien occitan proclamé « classique » et peu encline, malgré les travaux de Grafström ou de Pfister, à reconnaître la complexité polylectale de l'occitan médiéval réel, mais elle était également la pierre de fondation d'un schéma global d'histoire de la langue, articulé en trois phases : standard médiéval - déstandardisation - restandardisation contemporaine[24]. Pourtant, en l'absence de standard médiéval, une déstandardisation est inconcevable. Quant à la restandardisation contemporaine, il s'agit tout au plus d'un projet, du reste assez vague, qui n'a pas empêché les locuteurs de rester indéfectiblement fidèles aux parlers hérités, ni les grands auteurs du XIXe et

---

21 L. Borghi Cedrini, « La lingua dei trovatori tra grammatiche e edizioni », dans A. Ferrari et S. Romualdi, *op. cit.* n. 2, p. 191-206 (p. 192).

22 Voir notamment M. Perugi, *Saggi di linguistica trobadorica*, Tübingen, 1995 (citation p. 7) ; « Histoire de la réflexion sur les langues romanes : l'occitan », dans *Romanische Sprachgeschichte. Histoire linguistique de la Romania. Ein internationales Handbuch zur Geschichte der romanischen Sprachen. Manuel international d'histoire linguistique de la Romania*, G. Ernst *et al.* (ed.), Berlin et New York, 2003, vol. I, p. 242-254.

23 Thomas T. Field, « Troubadour Performance and the Origins of the Occitan « Koine » », *Tenso* 21, 2006, p. 36-54 (citation p. 47).

24 Voir en particulier P. Bec, « Okzitanisch : Sprachnormierung und Standardsprache », dans *Lexikon der romanistischen Linguistik*, G. Holtus, M. Metzeltin et C. Schmitt (ed.), vol. V, 2, Tübingen, p. 45-58.

du XXe siècles (Mistral en premier lieu, puis Jean Boudou, Bernard Manciet, Marcelle Delpastre ou Yves Rouquette) de faire usage de variétés dont l'enracinement local est incontestable. Malgré qu'en ait le grammairien qui sommeille chez maints linguistes, en particulier occitanisants, il faut convenir que « l'occitan est une langue sans norme »[25] et qu'il le fut tout au long de son histoire. Fondée sur une irréalité médiévale couplée à une projection futuriste (avec un grand trou noir entre les deux), la périodisation ternaire, doit donc être abandonnée. Elle n'était que l'habillage savant du grand schème qui structure la *Weltanschauung* renaissantiste depuis Mistral : âge d'or - décadence - restauration.

Troisième point clé de la *doxa* renaissantiste remis récemment en question : l'unité de la langue occitane. Selon certains auteurs, le gascon n'est pas, en effet, à considérer comme une variété d'occitan, mais, du point de vue génétique, comme une langue romane distincte ayant acquis très tôt les caractéristiques définitoires que chacun lui reconnaît[26]. Or, longtemps maintenue latente, la question gasconne est le préambule de la question occitane : contrairement au gascon, les variétés occitanes *stricto sensu* ne connaissent pas, en effet, d'innovations anciennes à la fois communes et spécifiques qui feraient d'elles des dialectes (au sens ordinaire de ce terme) issus d'un état ancien d'occitan commun. Le « reste » de l'occitan, marqué par une dialectalité constitutive, apparaît, selon l'intuition de Charles-Théodore Gossen, comme un assemblage de variétés romanes occidentales diversement conservatrices constituant une entité fondamentalement négativo-passive. L'unité de l'occitan, *lato sensu* ou *stricto sensu*, ne renvoie donc pas à une origine unitaire de ses composantes dialectales, mais à une construction récente qui relève autant de l'histoire des idées que de l'histoire des langues.

Enfin, Robert Lafont[27] et Philippe Gardy ont eu le mérite de poser la question de l'unicité de l'objet dit 'littérature occitane'. Dès 1983, Gardy évoquait la « fabrication d'une institution autonome dont l'affirmation finit par occulter les contradictions qui déterminent l'existence et les problèmes de cette littérature même »[28], et il écrivit plus tard : « Chacun sait bien – tout en refusant souvent de l'admettre – qu'il n'existe pas de littérature occitane, à propre-

---

25 B. Schlieben-Lange, « La conscience linguistique des occitans », *RLiR* 35, 1971, p. 298-303 (citation p. 299).

26 J.-P. Chambon et Y. Greub, « Note sur l'âge du (proto)gascon », *RLiR* 66, 2002, p. 473-495 ; « L'émergence du protogascon et la place du gascon dans la Romania » dans G. Latry, *op. cit.* n. 2, vol. II, p. 787-794.

27 R. Lafont, *op. cit.* n. 5.

28 P. Gardy, « Histoire littéraire moderne », *Amiras/Repères occitans* 6 (*Questions aux chercheurs*), p. 87-92 (citation p. 88).

ment parler »[29]. Ces avancées critiques, qui n'ont guère reçu d'écho, poussent à distinguer trois ensembles nettement césurés et deux littératures proprement occitanes : d'abord un espace littéraire médiéval unifié (incluant des Gascons, mais non le gascon) ; puis, à l'époque moderne, l'émergence fragile d'une pluralité morcelée de littératures écrites en diverses variétés occitanes et gasconnes, littératures subordonnées, comme autant de départements provinciaux, à l'institution littéraire française ; enfin, la création par Mistral et le Félibrige (1854) d'une littérature autonome et panoccitane (espace gascon compris), création impliquant la constitution volontariste d'une littérature d'oc recomposée en un tout organique, continu et homogène.

Si l'effet de rétroaction n'est pas propre à la littérature d'oc, tout en y jouant un rôle particulièrement important, puisque (re)fondateur, il convient en tout cas de reconnaître que, dans notre domaine, le couple traditionnel « langue et littérature », étant à géométrie historiquement variable, ne laisse pas d'être problématique. Antérieure à la remise en question de l'unité historique des Lettres d'oc, la *Nouvelle Histoire de la littérature occitane*[30], seule synthèse disponible, est vieillie dans sa perspective, comme elle l'est aussi factuellement sur bien des points.

§ 10. On peut penser, en somme, que quatre questions principales sont aujourd'hui posées aux études occitanes : celle de leur démarcation d'avec l'amateurisme, celle de leur « dénivellement » interne, celle de l'occultation de certains sujets tabous et celle de leur rapport avec le mouvement renaissantiste.

Les deux premières de ces questions (amateurisme et « dénivellement ») peuvent être réglées par un rehaussement du niveau méthodologique et technique dans les secteurs retardataires de nos études. Il ne s'agit, quand il y a lieu, que de rapatrier dans le champ occitan les normes de travail des disciplines (linguistique, philologie, *Literaturwissenschaft*) et d'imiter ce qui se fait mieux ailleurs[31]. Les études occitanes n'ont pas les moyens d'un développement autarcique (les tendances dans ce sens se sont révélées périlleuses).

---

29 P. Gardy, *op. cit.* n. 6, p. 63.

30 R. Lafont et C. Anatole, *Nouvelle Histoire de la littérature occitane*, 2 vol., Paris, 1970.

31 L'occasion nous a été donnée de plaider dans ce sens lors du premier colloque international des jeunes chercheurs organisé sous l'égide de l'AIEO. Voir J.-P. Chambon, « Quelques réflexions sur l'état présent des études occitanes (textes, dictionnaires, grammaires) », dans *Actes du colloque international « Nouvelles recherches en domaine occitan : approches interdisciplinaires »* (Albi, 11 et 12 juin 2009), à paraître.

C'est pourquoi l'arrimage traditionnel de ces études à la linguistique et à la philologie romanes – arrimage de plus en plus fragilisé en France – doit être préservé comme un bien précieux et affermi, y compris dans la formation des futurs chercheurs. Georg Kremnitz évoquait peut-être trop vite, en 1985, « l'integracion de la matéria occitana a las activitats de recerca "normala" a l'ora d'ara »[32]. Un quart de siècle plus tard, il nous semble que le retour à la normale demeure, dans certains secteurs et dans une plus ou moins large mesure, un objectif que l'occitanistique sérieuse doit encore se fixer.

Quant à la question des sujets tabous (la pluralité des objets, le nombre de locuteurs ou le processus de francisation, par exemple), elle est facile à résoudre : les tabous sont faits pour être brisés ; il suffit de se mettre au travail empirique.

Intimement liée aux précédentes, la question du rapport entre les études occitanes et le mouvement occitan (toutes tendances et dissidences confondues) est, on s'en doute, plus difficile non seulement à résoudre, mais surtout à poser. Dans une atmosphère marquée par le désenchantement, par la fin de certains mythes fondateurs et par l'effritement de certains tabous, ce problème d'orientation – autonomie ou non des études occitanes vis-à-vis du mouvement, en fin de compte, – mérite néanmoins d'être abordé ouvertement et sereinement. La confusion des genres a atteint des niveaux difficilement acceptables et l'hiatus entre une langue si hautement « transcendentale » qu'elle en est devenue presque chimérique, d'une part, et ce que l'on trouve sur le terrain comme dans les archives, d'autre part, paraît si tangiblement manifeste qu'une réflexion collective sur ces points sera sans doute difficile à éviter.

Le moment est donc venu, peut-être, d'une mue ou, du moins, de la construction (auto)critique d'un nouveau socle commun plus réaliste et plus professionnel, libre des a priori qui ont marqué les dernières décennies ainsi que de l'« esprit de contestation et d'apologie », des « tentations de l'hagiographie et des querelles de chapelles »[33]. Tous oripeaux qui ont pu avoir leur raison d'être, mais qui ont fait leur temps.

Université de Paris-Sorbonne Jean-Pierre CHAMBON

---

32 G. Kremnitz, « Rapòrt final », dans *Jean Boudou (1920-1975). Actes du Colloque de Naucelle (27, 28 et 29 septembre 1985)*, C. Anatole (ed.), Béziers, 1987, p. 259-261 (citation p. 261).

33 F. P. Kirsch et W. Calin, « Les tâches de la recherche occitane : le texte littéraire des XIXe et XXe siècles », *Bulletins de l'Association internationale d'études occitanes* 1 1985, p. 21-24 (citations p. 21, 23).